

L'Écho des étudiants : organe
de solidarité et d'intérêts
professionnels indépendant :
littéraire, scientifique, [...]

. L'Écho des étudiants : organe de solidarité et d'intérêts professionnels indépendant : littéraire, scientifique, artistique, sportif et mondain. 1911-04-16.

Conditions d'utilisation des données numérisées de Mémonum

La plupart des documents de la bibliothèque numérique de Mémonum sont des reproductions d'œuvres du domaine public. Vous pouvez donc réutiliser ces documents libres de droits dans le respect de la législation en vigueur et avec l'obligation de la mention de source : **Montpellier Méditerranée Métropole – Médiathèque centrale Emile Zola**.

L'usage commercial ou éditorial est soumis à une autorisation préalable et à l'acquittement de droits d'usage : nous vous invitons pour cela à consulter la grille tarifaire.

Certains documents disponibles sur Mémonum sont protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces œuvres sont marquées par la mention "Conditions spécifiques d'utilisation" et ne peuvent être réutilisées – sauf dans le cadre de la copie privée – sans l'obtention préalable de l'autorisation du titulaire des droits. Pour utiliser ces documents nous vous invitons à nous contacter via le formulaire de contact du site.

Certaines reproductions numériques provenant des collections de la Bibliothèque nationale de France sont également soumises à un régime de réutilisation particulier. Celles-ci sont signalées par la mention "Source : Bibliothèque nationale de France". La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source. La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service (en savoir plus).

Les reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires doivent être signalées par la mention "Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire)". L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle, et notamment la loi n°78-753 du 17 juillet 1978.

Si vous désirez commander des reproductions sous forme numérique et en haute définition d'un document issu de Mémonum, adressez-nous votre demande en utilisant le formulaire de contact du site en nous précisant le titre, l'auteur, la cote et le permalien du document concerné. L'envoi par email ou via un service de transfert de fichiers sera réalisé gratuitement.

L'ÉCHO ÉTUDIANTS



HAY

Un groupe sympathique
du "Tout Montpellier au Terror"

L'Oreiller de Moustaches Blanches

PAR

GEORGES D'ESPARBÈS

A l'issue de la conférence que Georges d'Esparbès fit samedi dernier au Théâtre Pathé, j'allai trouver l'éminent conférencier pour le féliciter et en même temps pour lui demander de vouloir bien nous autoriser à publier une des plus belles pages de la Légende de l'Aigle : l'Oreiller de moustaches blanches. Reçu avec une grâce et une amabilité parfaites, j'eus tout de suite l'autorisation demandée. Comme je le remerciais chaleureusement au nom de l'Écho, il me dit avec sa bonhomie coutumière : « Si vous voulez connaître un Georges d'Esparbès inédit, moins sérieux, plus gai : celui qui fut, au Chat Noir le compagnon de Maurice Donnay, de Caran d'Ache et de tant d'autres, je vous enverrai mes premières œuvres : elles sont très peu connues. Vous pouvez y glaner des contes pour votre cher Écho que j'ai déjà lu d'ailleurs. Cela pourra intéresser vos lecteurs, et je vais écrire à la Société des Auteurs pour quelle ne puisse pas en entraver la publication.

L'Écho accepte avec enthousiasme, mais il ne peut guère offrir au peintre de l'héroïsme, pour lui prouver sa reconnaissance et sa gratitude, que son amitié sincère et complète. Il prie donc M. Georges d'Esparbès d'accepter ce pauvre mais simple remerciement et de se rappeler au milieu des souvenirs de Fontainebleau, qu'il est là-bas des jeunes gens qui le considèrent comme un des leurs.

Nous sommes donc heureux de pouvoir annoncer à nos lecteurs que nous commencerons bientôt la publication de contes et nouvelles de notre collaborateur Georges d'Esparbès.

J. FRATICELLI.

En novembre 1811, l'Empereur, qui passait dans une salle des Tuileries, rencontra Mme de Montesquiou portant dans ses bras le Roi de Rome. Il gratta la joue du roitelet.

— Mon fils a été très enrhumé la semaine dernière. N'écoutez point les médecins, ils sont trop soigneux. Il faut former cet enfant à un régime solide. J'espère que vous m'apprendrez bientôt que ses quatre premières dents sont faites.

Napoléon s'arrêta près de la porte, devant le grenadier de la Garde qui lui rendait les honneurs et lui prit un bout de sa moustache blanche.

— Eh bien, Grangier, toi qui as vu mon fils, n'est-ce pas qu'il est beau ?...

Un large soupir souleva la poitrine du vieux soldat.

L'Empereur n'aimait pas les bavards. Il fut enchanté de la réponse et s'éloigna.

L'année suivante, 1812, chassé de Moscou par l'incendie, l'Empereur recule. On se bat maintenant au hasard de la retraite, où le veulent la plaine, le défilé, la faim, la nuit. Le ciel est dans les rangs russes. Un vent hérissé d'aiguilles perce les poitrines, gèle les bravoures. Toutes les divisions sont mêlées. On lutte sans savoir, on se bat d'une main où chancelle un sabre, les yeux baissés, sans savoir. Quel est le camarade qui cache une dernière poignée de riz ? Où est-il, pour qu'on le force à partager ? Quel est celui qui refuse pour qu'on le tue ?... Les régiments accablés de misère se coudoient dans la reculade. La petite ombre de l'Empereur domine le paysage, au loin.

A quelques jours de marche du Dniéper, une vingtaine d'hommes, grenadiers, artilleurs, carabiniers, hussards, ; un chef d'escadrons de guides et un vieux général, à tête rabougrie d'hyène, attisaient le feu autour d'un grand pot plein de sang de cheval.

— Mars 1811, dit avec douceur Grangier, le Roi de Rome a aujourd'hui vingt mois.

Un léger frisson, la dernière pitié possible à ces cœurs glacés, rétrécit le cercle du bivouac.

La distribution de riz au sang de cheval commençait. Un lieutenant de voltigeurs s'en dégoûta et se mit à manger un peu de paille de chaume.

— Si on faisait tous les jours des festins pareils, s'écria un cuirassier, on pourrait espérer revoir la France !

— Opf ! dit le vieux général, en s'étendant sur son lit de neige, je m'y connais, nous crèverons tous.

— Et dire, murmura Grangier, que quand ça sera son tour d'être Empereur, le petit Romain n'aura aucune idée de nous autres...

Un adjudant n'hésita pas. Il sortit de sa peau d'ours une boîte pleine de diamants.

— Si c'est pour un cadeau, ça va ! J'offre au Roi de Rome ce que j'ai de mieux.

— Toi Favoul, qu'est-ce que tu donnerais à c' t' enfant ?

— Mes images, que j'ai « empruntées » à Moscou.

Il montra un grand tube de zinc où étaient roulés deux « Raphaël ».

— Il y en a un qui n'a pas parlé grommela un dragon. Personne n'a demandé à Grangier.

— Moi, fit le vieux soldat en riant, c'est à mes moustaches que je tiens le plus. Et si ça lui faisait plaisir au petit, je les lui donnerais bien !

Quelques vétérans trouvèrent drôle la farce. A eux aussi, un matin de combat, l'Empereur... Dès fronts se soulevaient. L'index pinçait la moustache, on se raidissait sous la main de bronze. Pour cette caresse, on mourait.

Ils ne répondirent pas à Grangier. Tous pensaient au Roi de Rome. Des mains s'approchèrent du feu en tremblant. Et le silence devint tel qu'on entendit craquer les aiguilles de glace, autour d'eux, tout bas...

L'aurore se levait, lorsqu'une centaine d'hommes partirent vers le quartier de l'Empereur établi dans la direction de Krasnoë.

Vêtus de fourrures, on reconnaissait avec les amis de Grangier, des hommes de toutes les armes, terribles visions entrevues dans l'écartement des passe-montagnes.

Un officier de cuirassiers à face de Dante, suivi des plus anciens de sa brigade ;

quelques artilleurs du major Vivès ; un jeune lieutenant couvert d'une robe de tsarine ; un sergent de voltigeurs fumant dans une longue pipe ornée de rubis ; plus loin, trois capitaines de carabiniers, héros galonnés de blessures, devançaient une trentaine d'hommes de leur arme. Enveloppés, secrets, on ne voyait d'eux que des bouts de figures, des morceaux de faces douloureuses, des tempes crevées de rides, des chevelures féroces ; là, une tête bridée de Malais, ici un muffle de chien aux coléreuses mâchoires. Cette marche dura une heure. Ils s'arrêtèrent enfin devant Napoléon.

— Que me veulent-ils ? demanda l'Empereur inquiet.

Un jeune commandant de ligne vint expliquer à Murat ce que désirait cette troupe fantastique.

— Ils veulent remettre à l'Empereur, à l'Empereur lui-même, disent-ils, un cadeau pour le Roi de Rome.

— Qu'ils viennent !

L'Empereur aux joues vertes, grelottait dans ses fourrures sur un éclat d'arbre brisé. Quatre hommes se détachèrent de la foule blanche et lui présentèrent un coussin recouvert d'une vieille soie fanée. Napoléon le prit.

— Qu'est-ce ?

Grangier parla.

— Un oreiller pour votre enfant, sire.

— Oui, rêva l'Empereur, je te reconnais Grangier. C'était l'année dernière...

— Sire, dit en tremblant le grenadier, nous nous sommes réunis, tous ceux de votre Vieille Garde, qu'on a pu trouver d'Italie ou d'Égypte... les plus anciens. Ce sacré froid-là (il frappa la neige du talon) nous a donné à tous la même idée. Consigne : deux coups de rasoir ; et l'oreiller a été prêt en une nuit. C'est cousu dans un drap de Platow et nous y avons mis ce qu'on avait de mieux Majesté, du crin riche ! (Le visage de l'Empereur restait toujours étonné). Nous autres, ajouta le soldat, nous pouvons mourir en chemin ; mais quand vous serez à Paris, notre Empereur, si votre petit Roi de Rome aime comme vous les vieux, qu'il pose sa tête sur cet oreiller, il dormira là-dessus de beaux dimanches !

— Explique-toi mieux, dit le pâle Empereur.

Envahi par une émotion mystérieuse, il avança la main vers la figure du grenadier. Le geste machinal voulut tirer la moustache, il ne prit rien, que le vide...

César s'était dressé comme un aigle atteint ! Il avait brusquement compris et regardait la foule. D'elle, entre les fourrures, on ne voyait pas les visages, on n'apercevait que les yeux. Alors si pâle que sa pâleur était plus pâle que la neige, il éleva jusqu'à sa bouche le cadeau de ses vieux soldats, et une larme impériale, rare, une des larmes chères de sa vie, tomba plus doucement qu'aucun mot sur cet oreiller de moustaches blanches.

Georges d'Esparbès.



L'Étudiant élégant
se chausse

A la Créole

Escompte 5 %.

Colloque Nocturne

Nous promenant, par hasard, à travers les rues de notre bonne ville, vers le milieu de la nuit, alors qu'il était minuit à l'horloge de l'Observatoire, 11 heures 40 au Théâtre et minuit 10 à la Préfecture, nous avons perçu au-dessus de la grande cité endormie, un murmure confus qui paraissait s'élever des édifices muets et des rues désertes. C'était la grande voix des pierres, quelque chose comme l'âme des choses inanimées : une conversation nocturne à laquelle se mêlaient de rares noctambules amis du pavé montpellierain. Voici, fidèlement rapporté, ce que nos yeux ont vu et ce que nos oreilles ont entendu :

LE PONT DE LATTES. — (A un établissement du quartier). « Bonsoir, madame la Lune, Bonsoir ! »

L'ÉTABLISSEMENT EN QUESTION. — Tu ponds dis chéri ?

L'AGENT BEDEBOIS (au pont). — Allez, allez, espèce d'artère honteuse ! Ne faites pas le pont de Pilates !

LA GARE. — Si on peut dire, une si bonne voie ! une voie lactée !

LE FAUBOURG DE LATTES. — Ah ! oui, à cause des va..., des chèvres qui y passent !

LA CITÉ BENOIST. — C'est du jus vénéral !

LA RUE DU PONT JUVÉNAL. — Qui a prononcé mon nom ? Sachez que ce quartier est celui de Pétoune.

LA RUE SÉRANE. — Oui, car le P.-L.-M. (Tout le monde rit, sauf l'édicule du coin qui paraît triste.)

LE SQUARE DE LA GARE (à l'édicule). — D'où vient que vous paraissez si sombre et que vous versez des larmes si amères ?

L'ÉDICULE. — Hélas, autrefois, chacun venait ici pour sa satisfaction personnelle, si j'ose ainsi parler ; c'était le bon temps...

LA RUE DES DEUX-PONTS. — « Le peuple saint en foule inondait les portiques ! »

L'ÉDICULE (continuant). — ...Maintenant on a tapissé partout et on vient lire les réclames ; voilà pourquoi je liquide. Je suis triste et c'est pour cela qu'on dit que U rit noir !

UNE VOIX. — C'est le coufinhal.

LA BRASSERIE TERMINUS. — Espèce d'illuminé !

LE BOULEVARD VICTOR-HUGO. — Tu l'as dit, je suis illuminé !

LA RUE DIDEROT. — Quelle veine, pour cette artère !

UN BEC DE GAZ. — A côté de ces verres lumineux, nous ne sommes que des phares sales !

LE BOULEVARD VICTOR-HUGO. — Anne, ma Séranne, ne vois-tu rien venir ?

LA PLACE DE LA COMÉDIE. — J'aperçois une embarcation qui vient vers nous à force de Rammes.

LE DIRECTEUR DE L'OPÉRA MUNICIPAL. — C'est le bateau construit à l'usage de nos spectateurs !

LE VENDEUR DES JOURNAUX PARISIENS. — Salut ô mon dernier Matin !

LE VENDEUR DE L'ÉCLAIR (caverneux). — N'employez pas l'Éclair à l'usage externe, car il déchire la nue !

PAILLARD-(em) PÉCHÉ. (Il est déguisé en marchand de phalli japonais). — On parle de nue ! Où est cette femme ?

Qu'on l'habille !

L'ŒUF. — La Grande Maison habille bien !

LE TRAIN DE SOMMIÈRES. — Est-ce que votre commerce repose sur de solides fondements ?

LA GRANDE MAISON. — Nous nous agrandissons !

UNE GRACE (à Paillard-Péché). — C'est vous l'homme aux vices sans fin ?

PAILLARD-PÉCHÉ. — Ah gredine ! si ce n'était ton socle de pierre !

LA GRACE. — Qui n'a Rocher n'a sécurité !

MARSYAS. — Ah ! voilà la difficulté. Hic jacet les puces !

PÉCHÉ (accompagné de Néopolis). — En a-t-il de l'esprit, ce gaillard.

MARSYAS. — Puisque je vous dis que je suis candidat à la licence des ruts.

LE JARDIN DU CHAMP DE MARS. —

Après le Marsyas,

Hélas !

Mais quant à Rabelais,

Jamais !

L'ESPLANADE. — De quoi vous plaignez-vous. Moi, j'ai tous mes côtés défoncés, et il paraît qu'on continue à cause des Nègres !

LA RUE NATIONALE. — « O Pechère, Dieu t'éclaire ! »

LA RUE DE LA LOGE. — Le Dieu qui éclaire ! Connais pas ! C'est toujours pas la municipalité !

LA PHARMACIE BEY-LUGOUT. — « Ah ! qu'on est fier d'être français quand on regarde la halle aux colonnes ! »

PÉTOUNE (en vadrouille). — ...Vent d'homme !

LE DOCTEUR GOLÉVYRE (Il sort de chez Pierre ; malgré ce, il est droit comme un angle de 90 degrés). — Mon opinion à ce sujet, est qu'il faut vêtir les colonnes. Voilà ma Maxim !

LES PAVÉS DES RUES. — Et qui voudra bien écraser notre macadam ;

EDOUARD ADAM (croyant qu'on l'insulte). — Tas de crétins !

LE BOULEVARD JEU DE PAUME. — Oh ce n'est rien, ce sont des pions qui veulent des dames...

LA GRAND'RUE. — ...de France ?

L'IMPRIMERIE MONTANE. — ...de France.

UNE VOIX. — Qui vient de répéter ?

L'ÉCHO DES ÉTUDIANTS. — « L'Écho ! »

Meddy.



Madrigal pour une Hétaïre

A Madame Pépète de Poiloblair.

Laisse ton vieux birbe tranquille !
Il a toujours mal aux rognons,
Il pu-du-bec !... Et, puis, voyons,
On ne s'appelle pas Mimile !

Et dire que cet imbécile
Fait chavirer tes lumignons
Lorsque pour quelques picaillons
Il te vend son ardeur fossile !

Qu'avez-vous toutes dans le cœur
Pour qu'une thune vous affole ?
Ah ! tombe dans mes bras, veux-tu !

Et je te donne ma parole
Que dans la même étreinte folle
Nous le ferons sept fois cocu !

Alfontse.



FLEURS

Au dehors la pluie tombe toujours ! ! ! Que d'heures langoureuses et tristes nous passons à regarder à travers les vitres de notre chambre, tomber la pluie en fines gouttelettes ! Comme elle accable et abat notre âme, et tout en la portant à la rêverie, elle fait éclore au dedans de nous-mêmes, ces graines de mélancolie qui n'osaient se montrer à la lumière...

Quand la pluie tombe, nous voyons tout en gris, et si ce n'étaient les fleurs, véritable enchantement, les fleurs qui recèlent en elle-mêmes un charme de mystère, de vie intense et silencieuse, notre esprit pourrait être porté à croire qu'il nous faudra toujours vivre, en regardant couler de l'eau.

Nous les aimons d'autant plus, ces fleurs, que chacune nous rappelle des souvenirs, qui accourent peupler notre conscience, d'un sentiment,

CAFÉ DES FACULTÉS

2, Boulevard Henri-IV

Pierre LOUVIER, Propriétaire

Rendez-vous de MM. les Etudiants

Consommations des premières Marques

Sandwichs, Chocolat, Choucroute, Bretzels

qui l'émeut tout en la faisant sourire aux heures les plus tristes de notre existence. C'est pour cela que nous aimons à les placer sur nos tables de travail dans de jolis petits vases. En même temps qu'elles nous égayent, aux jours mélancoliques, elles nous font songer à tout ce qui passe, car elles meurent vite, trop vite, hélas ! mais malgré ce, leurs pétales restent encore imprégnés longtemps d'un parfum merveilleux et tenace, qui nous rappelle ce qu'elles furent en couleurs variées, en fûts et parfums délicieux.

Lorsqu'à la fin d'une froide journée automnale, notre âme tombant soudain dans l'indolence émouvante de la rêverie, se plaît à évoquer le temps passé, quand nous restons impuissants à redire l'admiration, l'amour que nous éprouvons encore pour celle que nous aimâmes, la fleur, la petite fleur fanée, séchée dévotement entre les feuillets de notre livre de chevet, continue à parler pour nous, à nous émouvoir en nous narrant l'histoire... de jours qu'on ne revivra plus.

Et lorsque la fleur a fini son historiette, quand sa petite plainte s'est évanouie, perdue dans la tiède atmosphère de la pièce, après avoir soigneusement refermé le livre, nous respirons encore longtemps le parfum aimé, fait d'un charme secret et subtil, qui évoquera toujours pour nous l'amour : à la fois nos joies et nos souffrances : ... le souvenir.

Ysis.



ON ÉCRIT

Monsieur le Directeur,

En réponse à un article paru dans le journal l'Étudiant, nous vous prions de vouloir bien insérer ce qui suit, dans vos colonnes :

Nous provoquons le lâche qui, caché sous le pseudonyme « Raymond Malakoff », a fait insérer dans le numéro du 8 avril du journal l'Étudiant l'article ordurier sous le titre imaginaire Club Grec, de nous faire connaître son vrai nom ; s'il se sent en lui la moindre trace de virilité.

Veillez agréer, Monsieur, nos sincères remerciements.

Alexandre Pétrou.

* *

L'Écho ayant parlé dans son dernier numéro du nouveau livre du docteur Fiolle, celui-ci invoque son droit de réponse et nous prie d'insérer la protestation suivante :

Marseille, le 9 avril 1911.

Monsieur le Rédacteur en Chef,

Votre journal vient de publier à propos de mon livre « Les Patibulaires » un article me concernant. Je compte sur votre courtoisie pour insérer dans votre prochain numéro ma réponse :

Mon nom prête aux saillies ; d'aucuns, par plaisanterie, m'ont nommé Bouteille, d'autres Carafon, voire Carafe. Votre journal vient de m'appeler FLACON. Le mot, certes, est joli, mais il n'est pas de vous.

La priorité (pour Montpellier) en revient à votre maître M. le professeur Carrieu. Ce savant ayant eu dernièrement à me faire passer un examen s'est servi plusieurs fois de ce vocable pour me désigner. Ses élèves se sont réjouis de cette appellation ensemble spirituelle et inattendu. Pareil régal est rare dans le service. Il convient donc de rendre à César...

Je suis heureux de constater que M. Carrieu a fait école. Cela prouve qu'il ne faut jamais désespérer de rien. Le fait méritait d'être signalé.

Bien cordialement à vous,

Docteur Paul Fiolle.



merci ! amicalement

L. Esparbès

Au Théâtre Pathé

PAROLES D'ÉPOPÉE

A la manière de Georges d'Esparbès

L'homme entra, s'assit...

Dans un silence qui faisait lui-même le silence, il parla. Ce fut beau. Ce fut beau parce que c'était simple, parce qu'il jetait sa magnifique pensée telle qu'elle était enfantée par son esprit sans lui avoir appris encore la vanité des phrases sonores qui mendent l'applaudissement ou la beauté des périodes qui charment et qui grisent. Elle n'avait pas besoin de ces fards pour plaire. Mais ce fut beau, surtout parce que tout simplement il conversait avec la gloire.

Et la gloire voltigeait autour de nous, non pas la gloire majestueuse et riche de l'Homme tout puissant : l'Empereur, mais la gloire en haillons, la gloire d'Arcole, celle qui sur le pont rôdait avec la Mort autour du petit Corsico.

Machinalement, je pris mon crayon, je dessinaï l'homme qui parlait. Mais il faut croire que l'ombre de l'Empereur s'était levée derrière lui ; car, lorsque j'eus terminé, je regardai : mon dessin avait la redingote grise et le petit chapeau.

Cette ombre immense s'approcha de nous, fouilla dans nos poitrines, pour y chercher nos cœurs frissonnants d'émotion, en fit un bouquet splendide et le jeta aux pieds de l'Homme qui achevait de parler...

Et il me sembla que l'Empereur disait :
— Tambours, ouvrez le ban.

Officiers, sous-officiers, caporaux, grenadiers et tambours, je cite à l'ordre du jour un homme qui chaque fois ajoute un peu plus de gloire à ma gloire, un homme qui chaque jour sème de l'héroïsme à travers la nation française. Cet homme c'est Georges d'Esparbès.

— Tambours, fermez le ban.

Jean Fraticelli.

LITTÉRATURE D'AUJOURD'HUI

Ça serait très rigolo si ce n'était pas tout à fait si triste.

J'ai là sous les yeux une « nouvelle » de Claude Lemaître (un des innombrables bas-bleus qui pullulent et grouillent sur le marché littéraire). Ça s'appelle *Pierre le Conquérant*, et c'est luxueusement édité en supplément par l'illustration (19 novembre 1910).

C'est une histoire plate, très plate, écrite en

un incompréhensible et prétentieux charabia. Descriptions nulles, caractères absents, intrigue moins que quelconque.

Cette femme est une grande coupable, et l'éditeur complaisant est son complice. L'un et l'autre donnent le spectacle d'une monstrueuse impudeur littéraire.

Les écrivains autorisés, ceux qui écrivent en français et ont le souci de la dignité artistique, auraient dû les clouer au pilori, les ériger en épouvantail, et faire une fois pour toutes place nette des assourdissantes jacasseries de toutes ces pies.

Je ne veux pas laisser passer l'occasion de crier haro sur celle-ci, de la rosser sans merci, et de lui casser sur les reins mon bâton de gueux.

Voici quelques échantillons découpés çà et là dans cette ridicule histoire :

D'abord, un coup de peigne à la chevelure périnéale de la comtesse Mathieu de Volailles :
« *Honneur aux légumes du potager, légumes qui font la soupe et les plats de tous les repas !* »

Puis une « perle » admirable, bien digne de l'huître :

« *Il y a aussi dans le jardin de Roussel, de toutes les raves, aux feuilles dentelées et lamellées comme des copeaux, débités peut-être par les verdure en sabre de l'oignon et des poireaux aux riches odeurs.* »

Voyez-vous les verdure en sabre des poireaux, débitant les feuilles en copeaux des raves ! Mince de Ponson du Ferrail ! Je continue :

« *Pour se consoler d'abriter, et pour rien, une telle bande, le marchand de cresson admire l'énorme potiron qui s'épanouit dans un coin du jardin...* »

Recommandé aux veuves inconsolables.

Ensuite, une description effarante. Il s'agit d'un orage :

« *L'aquilon vainqueur sonne du nord au midi les trompettes de tous les vents réunis. (Mince de P. Towne !)*... »

« *Il est partout, de toute la rose des vents, faite plutôt d'ardillons et de piquants que de rose ! ! !...* »

Cette dame a décidément la bosse des images. La rose des vents est un admirable pendant des copeaux et des coups de sabre de tout à l'heure.

Voici un peu plus rigolo encore :

« *Elle voyait en lui l'étoffe d'un très brave homme. A sa femme incomberait le soin de tailler cette étoffe, de la coudre et de la repriser même si elle s'usait à quelque place !* »

Et comment !

« *Clémence pleura sur la tombe de son père, elle songea aussi à l'avenir en murmurant des projets au mort et en quêteant son consentement. Elle racontait au vieux...* »

La *Vie Montpelliéraine* a publié la semaine dernière la silhouette de son sympathique Directeur sous le pseudonyme de Massenet.



Le « vieux » n'a pas répondu. Bizarre, bizarre !

« Ils (deux amoureux sur le point de se fiancer) demeuraient silencieux, et César (le chien) lécha la main qui hésitait à se donner. L'animal, pour aimer et se dévouer, avait accepté un nouveau maître... »

O comtesse de Ségur !

La fin est attendrissante. Elle m'a arraché les larmes des yeux.

« Aussi les Gionto s'enrichissent, et leur bien s'arrondit chaque jour ; les enfants de Clémence habiteront une villa avec deux étages, et construite à la dernière mode... »

Claude Lemaître, qui signe Claude Lemaître pour faire sa George Sand, fait paraître son portrait dans le même numéro de l'Illustration.

Dame, pensez donc, si l'on allait croire que l'auteur de cette solennelle petite cuistrerie était tout autre qu'elle, qu'ELLE enfin, l'exquise, la divine, la pharmaneuse, l'inépuisable auteur de *Ma sœur Zabelle*, *Cadet Oui-Oui*, *le Cant*, *Marcile Gerbault*, *les Fantoques*, *les Chimères...* etc., etc.

Cinq romans ! Têtebleu ! Voilà du temps, de l'encre et du papier bien fâcheusement gaspillés, madame ; et vous me faites cruellement regretter le temps où les femmes se taisaient quand elles étaient sottes.

Votre portrait est d'ailleurs on ne peut plus éloquent.

Quand on a votre style, madame, c'est un gros péché contre la modestie que de le débiter en tartine avec les lames en sabre des poireaux aux riches saveurs, etc..., et que d'en imposer la lecture à une foule de braves gens, par la force d'un abonnement. Et cela vaut bien quelque cent coups du knout sifflant de la satire.

Mais quand on a l'infortune de posséder à la fois votre style et cette binette-là, eh bien, mon dieu, madame, il ne reste plus qu'à se faire, qu'à s'enfouir dans l'anonymat de la foule. Et cela est si pitoyable qu'au lieu de vous étriller, comme j'en avais l'envie, je préfère vous plaindre sincèrement, et de tout mon cœur.

C'est tout ce que je voulais vous dire. Vous voyez que je ne suis pas méchant. Je ne dis pas cela pour vous décourager.

Je sais d'ailleurs que cela ne vous découragera pas, et que nous pourrons bientôt fêter en chœur votre 392.573^e roman.

Vous êtes déjà (évidemment) lauréate de l'Académie Française, où s'épanouissent à l'ombre des lauriers de si luisantes et de si célèbres calvités. Vous êtes aussi lauréate de la Société des Gendelettres. Vous avez les palmes académiques ou vous les aurez bientôt. Je ne désespère pas vous voir entrer triomphalement à l'Académie Tartempion. Ce jour-là, madame, il faudra penser un peu aux pauvres bougres de génie morts à l'hôpital par votre faute.

Alfontse.



Les Serpents

Ils étaient quinze convives à table. Au dernier moment on avait été prévenu par un messager indigène que Chérook, atteint des fièvres, avait dû rester dans son marais, à mourir.

Il y avait parmi les dîneurs, outre Cherbolet, le chef du laboratoire et ses deux aides, le directeur de l'exploitation qui avait fait six lieues à dos de mulet à travers la brousse, le sous-lieutenant des Douanes qu'une jonque avait amené à la nuit tombante, Jemmy ; le chef des coolies indigènes et les autres ; européens exilés qui s'étaient réunis ce soir de Noël, heureux de se retrouver entre gens de même couleur autour d'une nappe chargée des mets du pays natal.

Le dîner fut gai : le champagne détonna joyeusement et les vins de France, les vins du Rhin, les liqueurs fines furent savourés par les convives, en gens qui retrouvent le parfum lointain de leur patrie dans les fumées d'une ivresse dont ils sont depuis longtemps privés. Avant les desserts, tout le monde était ivre et chacun causait à tue-tête, donnant d'une voix mal assurée des avis certains et des opinions définitives.

Cherbolet, comme président de table, conser-



T.ND.L., conscrit

Aux armes, Citoilliens !
Fôôôrmez vos bataillons.....



Time is Money. Si vous voulez gagner de l'argent apprenez les langues étrangères, si vous voulez gagner du temps apprenez-les à l'école **Berlitz**. Grand Prix à l'Exposition de Londres en 1908. Hors Concours à l'Exposition de Bruxelles en 1910.

3, Place du Palais, Montpellier

avait une attitude relativement digne : déjà fortement troublé et ne le voulant pas laisser paraître, il s'était lancé dans de grandes dissertations pseudo-scientifiques sur les serpents les venins, les antidotes et les sérums ; il manipulait devant lui ses verres vides comme il eut fait des éprouvettes du laboratoire et sans se soucier de ce qu'aucun convive ne prêtait attention à ses paroles, il enfilait de grandes phrases ronflantes ou revenaient comme un leit-motiv des termes techniques incompréhensibles pour les profanes.

Personne n'écoutait. A la fin pourtant, Jemmy et Jao-Tien, qui étaient placés l'un en face de Cherbolet et l'autre à sa gauche, se tournèrent vers l'orateur et parurent prêter l'oreille à ses discours.

Au bout de quelques minutes, Jemmy voulut à toutes forces raconter une histoire ; il réclama le silence en frappant de son couteau sur une assiette, mais il ne réussit à intéresser que ses voisins immédiats : Jao-Tien, les coudes sur la table, écoutait avec attention et Cherbolet affectait de prendre un intérêt considérable au récit du narrateur.

Jemmy parla du ton lent et pénible des ivrognes et voilà que justement — était-ce le fait d'un hasard, la suggestion des paroles de Cherbolet ou du lieu où il se trouvait — il se mit à raconter une histoire de serpents.

« Je conduisais une troupe de coolies indigènes — dit-il —, c'était, il y a quelques années, après la saison des pluies. L'ingénieur suivait la troupe avec sa femme. Ah ! messieurs, c'était une bien jolie femme, blanche comme j'en ai rarement vue depuis : elle était grande et bien faite et ses lèvres semblaient deux feuilles de rose. Et son nez ! — ça, messieurs, c'était un nez — pas grand, il est vrai, mais si bien fait : un véritable nez exactement construit pour s'en servir et je vous prie de croire qu'elle s'en servait : elle sentait tout — c'était vraiment curieux ! tout, tout, elle le sentait ; elle sentait le vent, la pluie, l'orage quand il venait, elle devinait les marais de loin rien qu'à l'odeur.

Et pour les fleurs ! il fallait la voir faire : à chaque instant elle s'arrêtait pour en cueillir une en sautant à bas de son cacolet. Et vous auriez alors vu quelqu'un d'heureux ! elle humait, elle respirait, elle jouissait de l'odeur. »

— En somme, elle vivait surtout par son nez, dit avec un rire épais Cherbolet qui depuis quelques instants cherchait l'occasion de s'intéresser à l'histoire autrement qu'en simple auditeur.

— Oui, c'est cela ; elle vivait avec son nez, ricana Jemmy, mais ce qui est moins drôle, c'est qu'elle en mourut.

— Comment ! pas possible ! hurlèrent deux convives que l'insistance du narrateur avait entraînés à l'écouter.

— Eh oui, elle est morte de son nez : un jour en traversant un bois épais, madame avisa une orchidée géante — une orchidée, en général, ça ne sent pas, mais cette femme là avait l'odorat si fin — là voilà donc qui descend de mulet, qui s'approche de la fleur et la cueille. Je la revois comme si c'était d'hier : elle porte la fleur à son nez et hume ; mais du milieu des pétales quelque chose se détend comme un ressort et lui saute au visage ; elle pousse un cri et s'évanouit — un quart d'heure après, elle était morte.

— Ah ! mais c'est impossible s'écrièrent les auditeurs.

— Je sais ce que c'est, reprit Cherbolet d'un ton doctoral : elle avait été piquée par un minuscule serpent corail — mais vraiment son imbécile de mari aurait dû lui faire une injection de sérum.

— Oui, mais il n'en avait pas.

— Et qu'est-ce que ça fait ! il aurait dû lui couper le nez avant que tout le sang ne soit empoisonné.

— Ou l'enterrer, toute nue dans la terre chaude comme font les nègres.

— Ou lui faire boire un plein grand verre d'eau-de-vie, dit Jao-Tien, il paraît que c'est excellent contre les piqûres venimeuses.

— Pas possible !

— Sûrement.

— C'est idiot, l'alcool n'est bon qu'à boire.

— A la porte, enlevez-le, il veut rabaisser l'eau-de-vie au rôle de contrepoison.

— Tais-toi, contrepoisonneur.

Et Jameson qui du bout de la table venait de lancer ce bon mot, se leva en dodelinant de la tête.

— Messieurs, dit-il, je porte un toast à sa gracieuse majesté le Roi, à l'alcool divin nectar et aux femmes qui ont un nez.

— Bravo ! Bravo !

A travers la table des bras se tendirent et quelques verres furent entrechoqués. Une bouteille de vin rouge heurtée au passage par une manche maladroitement se renversa, laissant échapper en glougloutant son contenu qui s'épandit sur la nappe. Watson immédiatement avec son doigt, dirigea les flots de vin répandu jusque vers lui, puis se penchant au ras de la nappe, il le fit couler dans sa bouche avec délices, mais quand il voulut se relever, sa tête buta contre la table et il s'écrouta par terre.

Maintenant, l'orgie était complète : de dignité il n'était plus question et Cherbolet lui-même en suçant le pouce de son voisin qu'il prenait pour le sien, ruminait silencieusement.

Est-ce vrai, Jao-Tien, dit-il, que l'alcool est un contre-poison du venin des serpents.

— Mais oui, docteur, un excellent contre-poison.

— Ah ! très bien, très bien, reprit Cherbolet et il se replongea dans ses rêves.

Dans un coin sous la table, Watson ronflait et Marius Patipon, le trésorier de la Compagnie, braillait avec un accent intraduisible.

« Péchère, Péchère, je suis un peu malade... un peu malade... j'ai trop mangé de la salade... enlevez la salade... arrachez la salade ». Et il tirait de toutes ses forces sur les cheveux roux de Jameson qui hurlait.

Cherbolet sortit encore de sa rêverie : il se jeta au cou de Jao-Tien.

— Ah ! cher ami ! j'ai une idée, une idée merveilleuse, fantastique, une idée de génie enfin.

Il bondit sur la table écrasant deux assiettes et heurtant du front la lampe dont le verre cassa et qui se mit à fumer.

— Silence, hurla-t-il, silence. Messieurs, silence, quatre fois silence ! écoutez !

Les cris réveillèrent les dormeurs et la tête de Watson apparut hébétée au ras de la table.

— Messieurs, continua Cherbolet d'un ton dogmatique, une idée géniale me traverse l'esprit. Nous sommes ici rassemblés, vous le savez, pour célébrer dignement la nuit de Noël. Si nous buvons encore un peu nous finirons par être ivres et nous serons fort mal en point demain matin, au réveil.

— Je suis un peu malade, chantonna Patipon.

— Oui, continua l'orateur, nous serons tous un peu malades, mais si nous ne buvons plus nous serons de damnés fils de chiens chinois indignes d'appartenir au monde qui a été racheté par le Seigneur. Il nous faut donc boire, mais boire sans être ivres, et c'est là messieurs qu'apparaît mon idée géniale... saluez !... J'ai trouvé un moyen qui va nous permettre de boire indéfiniment sans rien risquer.

Vous savez tous, oui, vous savez tous, moi aussi, enfin vous savez tous que l'alcool arrête les effets pernicieux du venin. C'est Jao-Tien qui l'a affirmé et nous ne devons pas douter de sa parole.

Jao-Tien se leva et fit le simulacre de prêter serment.

— Vous voyez, il a juré. Eh bien, messieurs, de même que l'alcool arrête les venins, de même et par un processus semblable le venin des serpents doit arrêter instantanément les effets de l'alcool. Rien n'est plus facile à comprendre.

— Oui ! Bravo ! Bravo ! Vive Cherbolet. Buvons encore, buvons toujours.

— Oui, mes amis, buvons, vous voyez — et d'un geste large, il montrait toute une rangée de bouteilles encore vierges, alignées dans un coin contre le mur. Vous voyez : il reste des litres de champagne et de liqueurs. Mais auparavant, soyons prudents : munissons-nous de l'an-

PAPETERIE IMPRIMERIE - LITHOGRAPHIE

ROBERT SIJAS

2, Place de la Préfecture

Fournisseur des Facultés de Droit, Sciences, Lettres, etc. — Spécialité de carnets, cahiers, corrigés, papiers cloche et fournitures de papeterie. — Cartes de visite.

Bonification spéciale à MM. les Etudiants

tidote ; allons nous faire piquer par les serpents.

Et tous, se trainant, roulant, zigzaguant, ils sortirent.

En tête, Cherbolet, digne autant qu'il pouvait être, donnait le bras à Patipon, hurlant sur un air d'opéra :

— Ah ! piquez-nous, serpents de nos cœurs, la providence des buveurs.

Jameson suivait avec Jao-Tien ; puis Watson à quatre pattes portant sur son dos Jemmy qui, tenant en mains une bouteille, adressait de gracieux saluts à d'invisibles spectateurs. Le reste des convives suivait, machinalement.

* *

Ils arrivèrent ainsi dans le cour du laboratoire. La nuit était claire ; à travers les barreaux de la grille d'entrée on voyait étinceler la rivière sous les rayons de lune et dans leurs cages grillagées, roulés en spirales sur des chiffons de laine, les serpents réservés aux expériences dormaient repus.

En quelques coups de poing les portes furent défoncées et les plus surexcités des convives s'emparèrent des reptiles. Patipon, chantant toujours, courait autour des cages cachant entre ses mains fermées un petit serpent corail que Jameson essayait de lui ravir comme un bijou précieux. Aussi calme, en apparence, que s'il avait été dans son laboratoire, Cherbolet avait saisi une énorme vipère par la tête entre ses doigts et pressant de toutes ses forces sur les joues de la bête, il faisait tomber sur sa langue tendue les gouttes du venin mortel ; un autre reptile enroulé autour de sa jambe le piquait avec rage sans qu'il s'en doutât.

Derrière les cages, près du puits, Jemmy était assis, à croquetons ; un redoutable cobra se dressait devant lui, dardant ses regards gonflant le cou, attendant le moment de s'élaner sur sa proie. Mais Jemmy était insensible à la fascination ; il croyait voir devant lui la belle épouse de l'ingénieur dont il avait raconté l'histoire à table : ses mains jointes, il suppliait.

— Ne sois pas inflexible — O toi qui es belle, vois mes larmes — je t'aime... Eh quoi, tu ne dis mot !

Le cobra se balançait arrondissant l'énorme poche de son cou.

— Tu ne comprends pas mon désir ni l'ardeur qui me brûle. Ah ! c'en est trop, viens dans mes bras.

Et dans un geste passionné, Jemmy saisit la tête de l'immonde reptile et la porta voluptueusement à ses lèvres.

De-ci de-là, sous le clair de lune, d'autres convives ivres-morts se roulaient sur le sol, serrant dans leurs bras les serpents meurtriers, en poussant des cris de folie.

* *

Le lendemain matin, au petit jour, les domestiques indigènes vinrent donner leur pâture aux serpents. Ils reculèrent terrifiés : sur le sol, autour des cages vides, les quinze dîneurs de la nuit étaient étendus sans vie. Cherbolet tenait encore écrasée entre ses doigts crispés une énorme vipère, mais tous les autres serpents s'étaient enfuis vers la campagne.

P. Trolett.

CINÉMA CRISTAL

Nous apprenons que la compagnie de l'excellent Cinéma-Cristal de Marseille organise en ce moment une série de représentations à Montpellier et dans les environs.

Le netteté et l'intérêt des vues promettent au Cinéma-Cristal un succès durable. Nous en reparlerons dans un prochain numéro.

VÊTEMENTS

LA
GRANDE MAISON
DE MONTPELLIER
HABILLE BIEN

Pas d'autres succursales
1, place de la Comédie, 1

Chronique d'une Montpelliéraine

Paul Rictus a envoyé à notre collaboratrice la protestation suivante :

Samedi, 8 avril,

Chère Marguerite P.,

On vous a mal renseignée : c'est contre mon gré, sans avoir pris la peine de réclamer mon consentement (sans même s'être assuré mon concours) que les organisateurs du bal de la *Bohème* ont affiché mon nom en vedette ; j'ai rouspété tel un dard, — je voulais que l'on placardât une bande blanche : j'ai réussi à moitié ; vous m'obligez à dire ce que je taisais obligeamment.

Renseignez-vous donc. Quant à vouloir faire mon petit effet, j'avoue que c'est là un défaut d'ancien cabotin dont je n'ai jamais pu me défaire ; vous êtes psychologue, chère Marguerite. Mais, cette fois, vous êtes mal tombée.

Je pense à vous tous les jours, habitant dans une rue qui porte votre nom. — Votre dernière injection de 606 a-t-elle mordu ?

Je vous embrasse.

P. Rictus.

AU PATHÉ

Toujours courus par le monde chic les mardis de Pathé.

Noté dans l'assistance au hasard du crayon : ce cher Charles et Mémène, la Veuve Pognon, le marquis de Trinquelage, Raoul VIII, Berthe Robin, Titine, Latruffe, Baillarguet, etc., etc.

Jeanne Dumoulin délicieuse malgré son affreux chapeau « Dranem » en paille noire et verte, est venue se faire admirer dans une loge en compagnie d'une amie.

Avez-vous remarqué que la femme qui orne le programme du Pathé ressemble quelque peu à ladite Jeanne Dumoulin ?

Scott est venu uniquement pour voir son « frère » pinochant dans Pathé-Journal la gueule sympathique du roi Georges V.

Remarqué aussi les « Trois Mousquetaires » dont l'un paraît aujourd'hui en cinquième page

et de nombreux étudiants que les vacances n'ont pas encore séduits.

Programme fort intéressant et sans films italiens (enfin ! pour une fois !). En revanche deux films américains des plus amusants ; une chasse à l'éléphant quelque peu truquée ; des effets de queue des scorpions, quelques falsifications historiques dans *Latude*, etc., etc.

Ensemble excellent et parfait qui nous permet de féliciter sans restriction M. Jossierond pour les admirables spectacles qu'il nous donne chaque semaine. — *La Repasseuse des écrans*.



PETITE CORRESPONDANCE

Meddy. — Evidemment, la marque « Enfin Seuls » est digne de confiance et peut servir dans la plupart des cas. Mais dans des circonstances graves je crois préférable d'user des « Maxim' » (rien de la mitrailleuse), seule marque recommandée par l'éminent docteur Golévyre dont l'autorité en la matière est incontestable et incontestée.

En toutes choses, il faut suivre toujours les conseils des maîtres. — *B. R.*

Mathilde. — C'est une petite erreur de ma part et, de très bonne foi, je croyais ce que je vous ai annoncé. Pourquoi aurais-je affirmé un fait si manifestement contraire à mon intérêt et à ma tranquillité ? La simple logique aurait dû vous le prouver.

Alfontse. — *L'Echo* ayant été mis en pages un jour plus tôt que d'ordinaire, il a été impossible de donner votre dernier envoi. Ce sera sans faute pour la semaine prochaine. — *G. W. L.*



LES SPORTS

P. ROCA contre JIM JOHNNY

Nous avons annoncé il a quelque temps, que M. Roca, le fameux professeur montpelliérain, relevait le défi de Jim Johnny, le boxeur nègre californien, actuellement à Marseille. La rencontre aura lieu le 26 avril à l'Eldorado.

Roca va se heurter à un rude adversaire et ne néglige rien pour se présenter dans une forme parfaite le jour du match, c'est ainsi que tous les matins on peut le voir sur la route de Palavas faire une heure de footing à une vive allure de manière à acquérir le souffle nécessaire pour combattre pendant vingt rounds.

Roca s'entraîne en outre une grande partie de la journée à frapper à poings nus, histoire de se faire la main, sur un sac suspendu. Puis vivement ensuite, le saut à la corde, le punching-ball, leesten-ball et termine ensuite par 6 à 8 rounds de boxe anglaise à une très vive allure.

Pour la première fois dans notre ville, nous assisterons à un vrai combat entre deux hommes de classe et nombreux seront les amateurs qui voudront assister à cette rencontre.

Nous donnerons de plus amples détails dans notre prochain numéro. (*Communiqué*).

Si vous voulez des
Vêtements de Soirée
d'une grande élégance,
Habillez-vous

AU GRAND ST-ROCH

17, Rue St-Guilhem, MONTPELLIER

Une Planche sur la Faculté de Droit

L'heure est proche ! Dans huit jours, dix jours tout au plus notre collaborateur... Troisième offrira au public monepsessulan sa pyramidale planche de la Faculté de Droit.

Ce sera un succès fou ; tous les professeurs, étudiants et bourgeois s'arracheront les exemplaires du chef-d'œuvre qui représente dans leurs poses favorites la totalité de nos sympathiques et illustres professeurs.

Dans notre prochain numéro nous parlerons plus longuement de cette sensationnelle œuvre d'art et nous dévoilerons — enfin ! — le véritable nom de l'auteur. — *L'Echo*.



Choses & Autres

Vers Cythère. — Aperçu lundi soir le plus sympathique de nos magistrats partant dîner à Palavas avec une délicieuse et adorable personne pour laquelle notre Max meurt vainement d'amour depuis quarante-huit heures.

Réconciliation. — On s'est étonné d'apprendre qu'un jeune satyre, bien connu de nous, avait renoué sa vieille union morganatique avec Madame Jane D... malgré la foi éternelle jurée à sa nouvelle et délicieuse amie.

Nos renseignements nous permettent d'affirmer que l'aimable satyre n'aurait cédé aux... invitations de son ancienne épouse que grâce à l'intervention de M. Browning lequel lui aurait donné à choisir entre épouser une de ses sept filles nickelées ou re-épouser la divine Jane.

À sa place, j'aurais cédé comme lui ; entre Miss Jane et l'une de Misses Browning toute hésitation eût été un crime. Tant pis pour la petite amie.

Boxe. — Mâchefer attend toujours avec impatience la réponse de son éléphanterque rival Carosi. Le champion des poids lourds tremblerait-il devant l'invincible Mâchefer ?

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à notre prochain numéro la chronique artistique de J. Fraticelli sur le *Salon Montpelliérain* et la suite de *Leurs Préférences* par Mixed Pickles.

Pour notre prochain numéro également, de nombreux articles sensationnels et une remarquable *Chronique d'une Montpelliéraine* que notre chère collaboratrice Marguerite P. nous rapportera de ses vacances.

MONTPELLIER-AUTOMOBILE

56, Avenue de Toulouse, 56 — 5, Rue Maguelone, 5

VOITURES DE TOUTES MARQUES

CYCLES TERROT & RUNNING

PRIX SPÉCIAUX POUR MM. LES ÉTUDIANTS

Articles de Sports de la Maison WILLIAMS et Co

DENTS A CRÉDIT

5 et 10 francs par mois

L'importance de la Maison permet de livrer en quelques heures les appareils les mieux confectionnés, d'après les procédés les plus récents. — *Tout est garanti.*

M. MAXIMIN

29, Boul. Jeu-de-Paume, MONTPELLIER

Hôtel-Restaurant ENDERLÉ

Rue Nationale, 11 et 2, Rue St-Firmin

CHAMBRES TOURING-CLUB NEUVES
PENSIONS et CACHETS! ❖ ❖ ❖
SERVICE à la CARTE et à PRIX-FIXE
DINERS sur Commande pour la Ville

Veuve ENDERLÉ Propriétaire

IMPRIMERIE ARTISTIQUE

Firmin, Montane et Sicardi

IMPRIMEURS-ÉDITEURS

Rue Ferdinand-Fabre et Quai du Verdanson

MONTPELLIER

Thèses pour le DOCTORAT, DROIT,
MÉDECINE, SCIENCES, LETTRES

OFFICIERS DE RÉSERVE

Adressez-vous pour vos Uniformes

Chez Galtier

TAILLEUR

8, Rue du Consulat

(Halle aux Colonnes)

RÉDUCTION A MM. LES ÉTUDIANTS

BARON

22, Grand'Rue

Parapluies, Ombrelles, Cannes

HAUTE NOUVEAUTÉ

Maison de confiance recommandée à MM. les Etudiants.

Youghourte

ou

Prastokwacha

LAIT CAILLÉ de l'ORIENT

11, Grand'Rue, 11

S'adresser à la CONCIERGE



PHOTOGRAPHIE

L. CAIROL

1, Rue Massane, MONTPELLIER

Agrandissements inaltérables

PORTRAITS D'ART

MESSIEURS,

Les CHAPEAUX

les plus chics,

les plus durables

et le meilleur marché

sont encore

chez CAULET, 25, Grand'Rue

Fournisseur de MM. les Etudiants

BRASSERIE TERMINUS

CAFÉ SABATIER

OUVERT TOUTE LA NUIT

Ernest COUFFINHAL

PROPRIÉTAIRE

Service de Jour à prix fixe

SOUPERS FINS

à la Sortie des Spectacles

Rendez-vous des Etudiants

Aux Ouvriers Horlogers Réunis

Directeur : D. FRACASSY

Grand Prix - Hors Concours 1909

Ateliers les plus Importants de la Région

24, de la rue de l'Argenterie

Verre de montre 0 fr. 20

Aiguille 0 fr. 15

Nettoyage de montre 1 fr. 50

» de pendule 3 fr.

» de réveil 1 fr.

Grand ressort 1 fr.

Soudure or 0 fr. 25

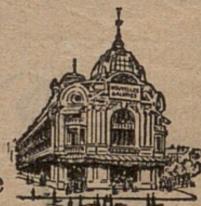
Réparations garanties 2 ans

N'achetez rien sans avoir visité les

NOUVELLES GALERIES

(Magasins Modernes) Place de la Comédie, MONTPELLIER

On y trouve de tout, les Articles les plus courants dans tous les genres comme ceux du plus grand luxe



Visitez nos Rayons de

Parfumerie, Articles de Toilette, Chaussures, Bonneterie, Articles de sport. Photographie, Vélocipédie
Bijouterie, Orfèvrerie, Chemises, Cravates, Chapellerie, Parapluies, Maroquinerie, etc.
ENTRÉE LIBRE - PRIX FIXE

GRANDE

Brasserie de Strasbourg

Place de la Comédie, MONTPELLIER

A. LAGRIFFOUL

Propriétaire

Etablissement de 1^{er} Ordre

Ouvert jusqu'à 2 h. du matin

Cuisine très Soignée

PRIX TRÈS MODÉRÉS

Repas à Prix Fixe

J. BARASCUT

CHEMISIER DIPLOMÉ

14, Rue Aiguillerie, 14

FAUX-COLS extra 0 fr. 85 les deux

Chemises sur Mesure et confectionnées, Gilet de flanelle, Caleçons, Gants, Parapluies, Cravates, Jumelles, Articles fantaisie, etc., etc.

ATTENTION !!! La Maison rembourse en espèces tous les achats au comptant un jour par mois quel qu'en soit le chiffre.



CHAUSSURES

pour Dames, Messieurs et Enfants

Grand Assortiment Pour Soirées et Cérémonies

Remise de 8 0/0 à MM. les Etudiants

Prix exceptionnels de bon Marché

AU BON GÉNIE

22, Rue de l'Argenterie

MONTPELLIER

ETUDIANTS !

Buvez toujours la préférée des liqueurs

UN CANIGOU

Le meilleur CHAMPAGNE

est celui des

TROIS FLEURS DE LYS

Henry de CASAMAJOR

SEUL REPRÉSENTANT

3, Rue Baudin, MONTPELLIER

ETUDIANTS ! ALLEZ TOUS A

La G^{de} Pharmacie Montpelliéraine

Du Docteur LAMOUREUX

Docteur en Médecine, Docteur en Pharmacie, Lauréat Premier Prix de l'Université. — Ex-Chef de Travaux pratiques à l'Ecole supérieure de Pharmacie. — Ex-Professeur à l'Ecole supérieure de Commerce de Montpellier,

LA PLUS VASTE, LA MIEUX APPROVISIONNÉE ET FAISANT

LES PRIX LES PLUS BAS DE TOUTE LA RÉGION

Place de la Comédie — MONTPELLIER